

ADOPTION ET VIOLENCE¹

Marika Bergès-Bounes

Pour nous humains, pris dans le langage, le malentendu est de structure, la rencontre est toujours ratée : bien que l'enfant soit déjà présent avant de naître, inscrit dans le biologique de ses géniteurs, inscrit dans le discours des générations qui l'ont produit et l'anticipent ; inscrit dans le désir de ses parents qui lui rêvent un destin. « Ça n'est jamais ça ». L'enfant a sa place marquée par avance dans la généalogie et la famille, mais « ça cloche » toujours, il y a du trop, du manque, l'attente d'un terme à terme, d'une complétude est toujours déçue.

Peut-on faire l'hypothèse que ce malentendu inhérent à notre condition humaine est particulièrement interrogé et malmené dans la rencontre entre une famille adoptante et un enfant « adoptable » ? Rencontre entre deux réels, d'où la « violence » possible, celui d'un couple ou d'une personne en attente, porté par un désir d'enfant déçu (enfant imaginaire, rêvé depuis l'enfance, mais aussi enfant réel, impossible, après l'échec de FIV, par exemple, et un diagnostic de stérilité que les parents adoptifs mettent souvent du temps à évoquer parce qu'encore douloureux) et celui d'un enfant traversé par des ruptures, des abandons, depuis avant sa naissance souvent, en panne d'inscription symbolique, en errance par rapport à une filiation et auquel la place que les parents adoptifs l'invitent à occuper dans

1. Ce texte a été en partie présenté aux journées « Dans quelle mesure l'adoption fait-elle filiation ? » organisées à Paris par Nazir Hamad les 27 et 28 septembre 2014.

leur généalogie peut paraître illégitime et usurpée. Ces réels, qui peinent à se nouer à l'imaginaire et au symbolique, sont imposés du côté de l'enfant et du côté des parents ; ils sont incontournables et en même temps, ce réel échappe à tous, c'est l'impossible, un impossible questionné dans une insécurité et une vulnérabilité palpables où la question de la légitimité se pose immédiatement, des deux côtés également : les consultations avec un psychanalyste ont souvent pour effet de mettre les parents adoptants en place de parents légitimes capables de prendre leurs responsabilités de parents, c'est ce qu'ils disent au psychanalyste qui les reçoit. La question reste souvent plus délicate pour les enfants adoptés, prisonniers de l'énigme de leur origine qui continue à les tarauder, toute leur vie, souvent : quel est le désir qui a présidé à leur venue au monde ? c'est ce que chacun se demande en secret, et pourquoi ce désir n'a-t-il pu s'inscrire durablement ? C'est plus précisément la question des enfants adoptés. Leur réponse est le plus souvent la mort, la honte ou la pauvreté : ainsi, un enfant de 6 ans, africain, proclame-t-il sans cesse, dans un discours plutôt plaqué et inauthentique, qu'il est « content d'avoir été adopté » parce qu'il aura de l'argent, des voitures, etc... alors qu'il aurait été dans la misère s'il était resté dans son pays d'origine... où il voudrait bien revenir plus tard...

Les familles que nous recevons en consultation ne représentent évidemment pas toutes les familles adoptives. Ce sont probablement celles pour lesquelles la rencontre parents – enfant a été difficile, délicate, qui font appel à un tiers pour exposer leurs questions, leurs embarras. Il est intéressant de noter que ces familles ou ces enfants restent fidèles à l'analyste, revenant le consulter dans les moments difficiles comme s'il avait permis qu'un nouage se fasse. Les enfants qui ont trouvé un abri subjectif stable dans une famille adoptante ne consultent probablement pas, nous ne les voyons pas.

Donc, rencontre plus ou moins bancale, plus ou moins réussie, mais occasion de souffrances et d'interrogations des deux côtés, souffrance qu'on entend bien dans les discours des consultants.

1. Autre ou étranger ?

La « rencontre manquée » peut perdurer dans un malentendu et une incompréhension mutuelle difficiles à supporter des deux côtés : ainsi, Arthur, 8 ans, en échec scolaire, fermé, déprimé, toujours un objet dans les mains, dans une demande orale massive (chewing gum, jus de fruits, portable...) « provoque » t-il ses parents adoptifs dépassés et exaspérés, dans une esca-

lade sans limite : Arthur refuse d'obéir à leurs demandes simples, sans mot dire, ce qui lui vaut d'être enfermé dans la chambre où il casse tout, d'où nouvelle punition et nouvelles destructions : « c'est de pire en pire ! Il ne fait rien à l'école ! Il nous tient tête ! Il nous tape dessus ! Il fait tout à l'envers ! L'an prochain, c'est la pension ! On n'en peut plus ! On n'y arrive plus ! J'ai peur qu'il nous tue ! Il devient physiquement très fort et menaçant ! On n'en peut plus ! On en vient aux mains ! On s'est déjà retrouvés aux urgences tellement on se cognait ! A la rentrée, c'est la pension ! ». Cet enfant - qui les regarde sans mot dire, avec haine et mépris - fait figure d'étranger hostile pour ses parents (bien qu'ils l'aient adopté tout petit), ils sont de plus en plus sensibles à l'écart entre l'enfant rêvé, imaginaire, (celui qu'ils n'ont pu avoir) et celui dont ils ne connaissent qu'un bout d'histoire (« il est né d'un adultère, on ne peut pas le lui dire... »), l'enfant de la réalité, qu'ils ne peuvent « intégrer » à leur famille, pris eux-mêmes depuis toujours dans des histoires personnelles de déceptions, de violences, de non reconnaissance symbolique, dont ils peuvent parler quand on les y invite. D'où, confrontation de deux « violences » réelles qui ont du mal à se dire, habillage imaginaire insuffisant, filiation problématique parce que « pipée ». « On occupe la place où un acte vous pousse... de droite et de gauche, de bric et de broc », dit Lacan, ceci pourrait définir l'effet du réel. Ce discours de rejet exaspéré, peut s'entendre dans les familles « tout venant », - les consultations en abondent - mais peut-être l'enfant « tout venant » n'y a-t-il pas autant ce statut d'étranger, d'intrus, d'extérieur, quand le dialogue devient compliqué, et que la déception (voire la haine par moments ?) prend le dessus. Le lien à l'analyste est alors précieux.

2. L'énigme de l'origine

La violence pour les enfants adoptés est toujours celle de leur origine : désir d'enfant commun problématique chez les parents biologiques, projet commun de fonder une famille contrariée, impossible et même, certaines fois, une négation de cet enfant, objet de honte, à cacher (manœuvres pour masquer la grossesse, disparition de la jeune mère à peine l'accouchement terminé, sous une fausse identité, absence de trace du père, etc...) ; leur arrivée au monde est souvent entourée de peur, de honte, de silence, d'angoisse de mort - pendant longtemps d'ailleurs, l'adoption était cachée, révélée tardivement à ces enfants ou adultes, cachée parce que honteuse. Ces enfants n'ont pas habituellement un statut de « His Majesty the baby » pour les parents biologiques, ou de « petit trésor » objet de rêves et de

projections parentales désirantes ; ou bien ces projections ont été déçues, détruites par les avatars de la vie, les deuils, les guerres, les tremblements de terre. Et en même temps, cette inscription symbolique problématique peut rester leur « carte de visite », ce à quoi ils tiennent le plus. L'adoption n'a pas toujours la fonction « réparatrice » qu'on pourrait en attendre, car l'enfant peut manifester une propension à se faire rejeter de nouveau et à rejouer ce rejet en boucle, comme un traumatisme non élaborable qui se répète : « j'ai toujours peur d'être abandonnée de nouveau... ils m'ont adoptée, ils ont une attente vis-à-vis de moi... ils peuvent me lâcher... je suis tout le temps en train de tester pour voir s'ils tiennent à moi... je suis méchante rien que pour voir... », dit une adolescente d'origine coréenne. Oscillations permanentes et épuisantes entre l'image d'un enfant parfait, qui ne veut pas décevoir, et cette vérification qu'il pourrait être abandonné de nouveau.

Différents cas sont, bien sûr, à distinguer, selon l'âge de l'adoption, l'histoire de l'enfant, les conditions de vie antérieures : carences précoces, traumatismes, changement de langue, placements itératifs, pathologie des parents biologiques, etc... La question est bien celle de savoir comment ces enfants pourront se construire, sur quoi ils vont accepter de s'appuyer dans le paysage où parfois la perte et l'exclusion semblent prévalentes. Comment devenir le départ d'une histoire, d'une transmission, dans ce vide inaugural, malgré la qualité remarquable de la quasi-totalité des parents adoptants ? Certains enfants adoptés, dans leur thérapie, évoquent, comme une hypothèse, la « violence » de leur naissance, niée, gommée, annulée : « je suis née de nulle part, j'ai pas été désirée » dit une adolescente adoptée très tôt au Vietnam, « mon anniversaire est un non événement, je suis rien, je suis un déchet... un déchet au sens d'un concentré de défauts... quelque chose qu'on ne veut ni voir, ni entendre, ni sentir... tous les sens sont concernés » : on entend là le poids du réel, de la « mauvaise rencontre » qu'elle se représente comme la mort de sa mère biologique, alors que personne n'a jamais pu rien lui en dire. Le fait de n'avoir pas eu de prix initialement, de ne pas avoir été dans une position phallicisée pour ses géniteurs endeuille durablement certains de ces enfants incapables de s'accorder une quelconque valeur, pendant longtemps.

Ainsi, cette jeune adolescente – à l'annonce d'un déménagement de la famille – dit-elle : « je deviens folle ! quand il y a du changement, j'ai l'impression d'exploser, je contrôle plus rien, y'a plus de barrières... c'est comme se jeter dans la gueule du loup... un trou noir... j'ai pas de modèle... je

sais pas si je vais survivre... j'ai peur... un trou noir... un trou blanc... disparaître... ». Avoir rien = être rien. Comment opérer un nouage quand le réel tient toute la place ?

Ce discours pourrait être celui d'une adolescente lambda, prise dans l'angoisse de se lancer hors du nid, mais pour elle, la causalité est linéaire, univoque : le fait d'avoir été abandonnée reste un évènement traumatique insurmontable, malgré la qualité des liens noués avec ses parents adoptifs. Ce point est probablement central pour certains enfants adoptés et leurs parents, restant rivés à ce traumatisme, qui expliquerait tout de leurs difficultés, dans une logique difficile à déplacer. Traumatisme qui a un effet de rupture de l'imaginaire et qui ne peut donc faire suture. D'où l'importance d'un lien à un analyste permettant que le discours de chacun soit entendu, fasse écho, devienne sien.

Beaucoup d'adolescents adoptés peuvent exprimer par des passages à l'acte la « violence » de leur questionnement sur eux-mêmes et leur valeur : destructions d'objets, mensonges, fugues, tentatives de suicide, vœux de mort exprimés (« Crève ! » dit ainsi un adolescent d'origine vietnamienne orphelin à sa mère adoptive interloquée et fragilisée), vols de l'argent (mis de côté par les parents adoptifs pour un voyage dans le pays de naissance...), pour acheter portable, tablette... Là encore, l'adoption est souvent proposée comme seule explication à ces agissements inquiétants, la thérapie peut leur rendre une coloration plus banalement adolescente et leur ôter l'étiquette insistante d'enfant adopté donc différent des autres.

3. La question du symbolique

« Adopter, c'est donner un nom » dit C. Melman dans *J'ai même rencontré des adoptions heureuses*².

Certains enfants et adolescents non adoptés se forgent un « roman familial », comme le disait Freud, s'imaginant avoir été adoptés par la famille dans laquelle ils vivent, et appartenir à une autre famille, bien meilleure à leur goût. Cette fiction consolatrice permet à un adolescent de 15 ans de mettre en doute la filiation à un père jugé « trop con », refusant de s'identifier à ce père aux attributs minables : il en a un autre ailleurs, intéressant, brillant, à la recherche duquel il va partir et sa vie va prendre une toute

2. *J'ai même rencontré des adoptions heureuses*, N. Hamad et C. Melman, Ed. Odile Jacob, 2014.

autre tournure... L'histoire de Moïse, allaité par sa mère biologique en même temps qu'adopté par la fille du Pharaon, continue à faire rêver.

Comment cette « greffe symbolique » que constitue l'adoption, peut-elle « prendre » ? La difficulté à occuper une place symbolique pour ces enfants adoptés, engendre souvent des positions scolaires puis professionnelles compliquées ; la non garantie du nom propre qui ne fait pas pour eux reconnaissance – même plusieurs générations après parfois - les changements de prénom, la difficulté à endosser l'histoire de la famille adoptante dans les destins et les identifications programmés depuis toujours dans cette lignée et sous ce patronyme peuvent empêcher la pensée, la parole, l'énonciation, la voix même, de se déployer, dans des mouvements d'inhibition, de doute, de vide, d'effacement subjectif, de honte avec un sentiment de disparition imminente et l'impression de ne jamais être à sa place ; toujours à côté, toujours illégitime, jamais reconnu malgré la présence attentive des parents adoptifs pris eux-mêmes dans leur histoire et leur vulnérabilité : « je ne suis bien nulle part, toujours étrangère, toujours l'impression d'usurper une place, plus de mots par moments, pas le droit d'exister », dit une autre adolescente d'origine vietnamienne, coupable en même temps de ne pas payer sa dette à ses parents adoptifs. La sexualité peut, elle aussi, être problématique, prise dans des identifications contradictoires, dans un questionnement plus ou moins formulé autour de la mère biologique (la plupart du temps, le père n'est pas mentionné) et du couple des parents adoptifs dont ces enfants n'osent pas évoquer l'infécondité – qui est pourtant à l'origine de leur adoption. Comment prendre place dans la sexualité des parents dans cette occurrence, ce qui serait pourtant la condition de leur admission dans la lignée où ils ont fait irruption ?

4. La question de la langue

L'adoption internationale - en baisse actuellement car les pays lui préfèrent l'adoption nationale et confient à l'international des « enfants à besoins spécifiques » - générerait-elle plus de violence de par les conditions de vie antérieures : carences précoces en tous genres, maladie, alcoolisme, traumatismes, placements itératifs ? Le réel y règne en maître : « Dans les orphelinats russes, la consigne était que l'enfant n'ait surtout pas de personne référente pour ne pas s'y attacher, surtout pas de câlins et très peu de langage », dit la mère d'un garçon de 7 ans maintenant, Dimitri, adopté à 4 ans, en Russie, dans la destruction des objets, des camarades, de ses jouets, de ses vêtements, se jetant par terre comme un paquet, comme si

son corps n'avait pas d'intérêt pour lui, n'était pas à protéger, mais était rien, un déchet. On retrouve ici l'hospitalisme de Spitz et une idéologie proche de Frédéric II de Prusse... Toutefois, cet enfant parle très bien le français et est normalement scolarisé.

Et c'est la surprise : dans ce malentendu fondamental, coloré par l'adoption, dans ces ruptures de vie, une surprise toujours renouvelée : l'appétence de ces enfants venus d'ailleurs pour la langue du pays d'accueil : ils adoptent en quelques mois le français et oublient, refoulent activement en parallèle, la langue de leur pays d'origine : ainsi, Sonia, a-t-elle été adoptée à 6 ans dans un orphelinat russe et mise dès son arrivée en France, en janvier, au C.P. ! C.P. puisqu'elle avait 6 ans ! Trois mois après, elle parlait parfaitement le français et a fait un C.P. sans histoire. Aucun intermède, aucun temps de passage. Elle a maintenant 8 ans et a totalement oublié le russe, dit-elle. Cet appétit (de vivre ?) pour la langue du pays d'accueil, quels que soient les avatars initiaux, est toujours une énigme : par où passe cette appropriation rapide et étonnante d'une langue étrangère, alors que dans la plupart des cas, « lalangue », « le langage enraciné dans le maternel », comme le dit Lacan, semble bien avoir été défaillante, ainsi que le relève la mère de Dimitri quand elle insiste sur l'absence obligatoire de relations corporelles et langagières dans l'orphelinat russe. Ces enfants n'ont pas eu la chance, la plupart du temps, d'être l'objet de l'Autre (la mère notamment). Peu de jeu érotisé mère – enfant la plupart du temps ou un jeu interrompu par des événements traumatiques, peu de rythmes corporels soutenus par des comptines, des mélodies, la voix de la mère ou d'une femme, peu de parole introduite dans les bruits environnants pour ces enfants de l'adoption internationale, alors comment peuvent-ils s'approprier ce « savoir faire avec lalangue » qu'est l'inconscient, comme le dit Lacan ? Et comment, avec un viatique aussi léger, peuvent-ils incorporer une autre langue, pour la parler et y vivre ? Même si, peut-être, certaines fois, ce ne sera pas tout à fait la langue de l'énonciation mais celle de l'énoncé.

La plupart des parents adoptants évoquent le moment où, dans l'institution accueillant des enfants à adopter, ils ont été « choisis » par eux, dans un regard, et où alors commencé le refoulement instantané de la langue du pays d'origine : « elle avait une robe rouge, des nattes, des fleurs dans les cheveux, on l'avait bien habillée, je lui ai demandé si elle voulait venir avec moi, elle a dit « Da ! da ! » et n'a plus alors parlé que français », dit une mère de sa fille adoptée dans un orphelinat russe à 4 ans, fille qui ne parlait que

russe et n'avait donc pu comprendre ce que cette dame lui disait en français, mais avait répondu « da ! da ! » dans un mouvement de vie, de survie ? Dans ce mouvement de vie, certains enfants adoptés peuvent être inventifs pour se trouver une assise subjective en tentant d'amadouer le réel : ainsi, une petite fille de 6 ans, fraîchement adoptée dans un orphelinat russe ayant des souvenirs de sa mère alcoolique déchue et parlant déjà parfaitement le français, est-elle venue en consultation poser sa question, devant sa mère adoptive très émue : « Est-ce qu'on peut aimer deux mamans ? ». C'était sa question et elle attendait l'autorisation pour s'installer dans sa division.